

Concours d'écriture de nouvelles 2024

Recueil de nouvelles primées et coups de cœur



Sommaire

	Pages
Introduction	3
Catégorie moins de 16 ans	
Ce que cache la montagne	Premier prix 4
Catégorie plus de 16 ans	
Un iris dans la montagne	Premier prix 8
Quo Vadis	Deuxième prix 13
22 avril 2050, Dottie vous avez un message	Troisième prix 19
L'ascension d'une chute	23
Une course réussie	28
Deux heures	Coups de cœur 32
Éternelle randonnée	36
Vivre ou mourir ?	39
Remerciements	43

Introduction

Le concours était ouvert du 19 février au 14 juillet 2024 (date limite de dépôt des textes).

Le règlement est en ligne sur le site du Salon du Livre à la page des concours.

Le thème proposé :

« La montagne en 2050 »

La remise des prix a eu lieu, dans le cadre du 35^e Salon du Livre d'Hermillon, le dimanche 13 octobre 2024.

Les nouvelles des lauréats et coups de cœur sont regroupées dans ce livret.

Les textes qui suivent vous sont transmis dans leur intégralité, sans aucune correction orthographique de notre part.

Titre : Ce que cache la montagne

Auteur : Dorian Bernard

Depuis la nuit des temps, la montagne n'a cessé de fasciner les hommes. Immense, immuable, solide, belle, presque magique, elle représente le toit du monde, un défi à surmonter, parfois un foyer. Représentait... Car en 2050, la montagne n'intéresse plus personne : pourquoi habiter loin de la ville, de son travail, de la société ? Dorénavant, la population française n'est répartie que sur deux villes : Paris et Marseille. L'humanité tout entière est tombée dans la morosité absolue. Tout le monde reste cloisonné dans sa ville et dans son petit train-train, sans accrocs, sans changements, sans surprises. Métro, boulot, télé, dodo : voilà ce qu'est devenu le quotidien des gens. Les présentateurs au sourire faux et au visage refait délivrent des informations déprimantes aux citoyens déprimés :

« Des centaines de personnes ont été tuées lors de bombardements à New Delhi... ; Un nouveau virus mortel vient de s'échapper d'un laboratoire en Argentine et s'est déjà répandu partout en Amérique... ; Une centrale nucléaire portugaise vient d'exploser, créant des monstres mutants, mélanges de loup, d'aigle et... de hamster, qui dévastent tout sur leur passage... »

Entre toutes ces horreurs et cette mélancolie générale, la montagne, autrefois source de vie, de beauté et d'inspiration pour les humains, est maintenant abandonnée. Au yeux de tout le monde, la montagne est devenue dangereuse et nocive pour l'homme... Pas aux miens.

Je m'appelle Arya, j'ai 17 ans, et depuis toute petite, la montagne est une obsession pour moi. Je ne l'avais jamais vue en vraie, bien sûr; seulement dans des livres, des documentaires et certains films anciens. Avec mon cousin Léandre, la montagne nous a toujours émerveillés : dans notre enfance, nos jeux imaginaires étaient basés sur des aventures dangereuses dans cet endroit sauvage et abandonné. En grandissant, la montagne est restée le lieu de nos fantasmes, nous attirant irrésistiblement. C'est pourquoi nous décidâmes de réaliser notre rêve et de partir en expédition à la montagne, dans les Alpes françaises plus précisément, pour enfin voir ces paysages qui n'étaient pour nous que des idées abstraites imaginées avec les livres que nous avons lus. Mais aucun de nos songes les plus fous n'égalait ce que nous allions y découvrir.

Après un trajet de quelques heures dans un TAVEC (Taxi Autonome Volant à l'Énergie des Carottes), nous arrivâmes à la ville abandonnée d'Albertville. Depuis la désertion des habitants vingt ans auparavant, la nature avait repris ses droits. La végétation était partout. Des bâtiments s'étaient écroulés ; il ne restait plus grand-chose de la cité. Les massifs montagneux, eux, étaient intacts, nous écrasant de leur hauteur impressionnante. Malgré les photos que Léandre et moi avons vues dans des livres, le paysage était à couper le souffle : la montagne nous encerclait, et les grands sommets enneigés semblaient nous toiser du regard.

Nous commençâmes notre randonnée. Nous étions sûrement les premiers humains depuis vingt ans à parcourir le flanc d'une montagne ! Après cinq heures d'efforts intenses, nous atteignîmes enfin le sommet de la montagne. Nous avons réalisé le rêve de notre vie ! Je m'approchai enfin du bord de la falaise pour admirer le paysage. Puis je ressentis une douleur intense à ma nuque, accompagnée d'un bruit sourd. Et tout devint noir.

Lorsque j'ouvris les yeux, je me trouvai sur un lit moelleux, apparemment fait de... feuilles et de mousse ? Je me redressai alors. Léandre était déjà réveillé, sur un lit pareil au mien. Nous étions dans une sorte de grande grotte, éclairée par des pierres luminescentes. Je commençai sérieusement à paniquer dans ce lieu étrange. Etais-je en train de rêver ? Tout me semblait si réel... Et si nous avions été kidnappés, puis enfermés ? Le coup que j'avais reçu à la tête m'empêchait de réfléchir correctement. Soudain, une grande foule entra dans la grotte et vint à notre rencontre.

Cette foule était la chose la plus étrange que je n'avais jamais vue : elle n'était composée que d'être imaginaires et surnaturels ! On pouvait voir des créatures d'anciens mythes, tels que des centaures, un cyclope, et même deux sirènes, barbotant dans un aquarium sur roues tiré par un cheval ailé ! On pouvait aussi apercevoir d'autres êtres fantastiques, des fées, des lutins, des elfes et autres gnomes. Mais la foule était surtout composée d'êtres de contes ou d'histoires : je remarquai le petit chaperon rouge discutant avec Sherlock Holmes, ainsi que les sept nains, quelques schtroumpfs, et même le lapin d'Alice au Pays des merveilles, qui n'arrêtait pas de regarder sa montre à gousset. Mais les personnages les plus impressionnants par leur carrure étaient sans nul doute... le petit bonhomme et la petite dame en pain d'épices ! Ils étaient habillés à la manière d'un couple royal et se tenaient fièrement sur un char tiré par un petit dragon. Monsieur et Madame Pain d'épices étaient certainement les chefs des autres êtres fantastiques. Malgré leurs nombreuses différences physique, tous les membres de la foule avaient un point commun : ils semblaient tous impatients de nous parler, mais avaient l'air aussi effrayés par Léandre et moi.

Les personnages en pain d'épices descendirent alors de leur char et vinrent à notre rencontre, suivis des autres êtres extraordinaires. Madame Pain d'épices entama le dialogue :

« Bonjour amis humains, je suis la reine Célia et voici mon mari le roi John, nous dit-elle en nous montrant Monsieur Pain d'épices. Nous sommes les souverains de la Communauté Internationale des Êtres Fantastiques et Imaginaires et...

- Mais... vous n'êtes pas réels... la coupa Léandre, l'air hébété.

- Bien sûr que non, nous ne sommes pas réels, lui répondit le roi John, mais nous vivons pourtant. Je sais que ça peut être difficile à comprendre...

- Effectivement je ne comprends rien, dis-je alors. Je sais que je ne rêve pas, je ne pourrais jamais imaginer tout ça. Mais je ne comprends pas qui vous êtes, où nous sommes et ce que nous y faisons, et surtout pourquoi vous nous avez kidnappés ! Vous me semblez être des gens civilisés, n'auriez-vous pas pu envoyer une invitation, une lettre, un SMS, comme tout le monde ?

- Excusez-nous de vous avoir amenés ici de manière si brutale, répliqua la reine Célia. Mais auriez-vous réellement accepté une invitation vous demandant de vous rendre au

cœur de la montagne, car c'est là que nous sommes, afin de parler à des êtres surnaturels ? De toutes façons, nous ne pouvons pas utiliser d'appareils électroniques, et nous ne pouvons pas non plus agir en-dehors de la montagne.

- Ce qui ne nous explique pas ce que nous faisons ici, renchérit Léandre.

- Nous avons besoin de votre aide, affirma la reine Célia. Notre espèce est en voie de disparition, et seuls les humains peuvent nous sauver.

- Pourquoi ça ? Demandai-je.

- Parce que vous êtes nos créateurs, annonça le roi John. Devant nos mines incrédules, il continua ses explications. Depuis la nuit des temps, les humains se racontent des histoires contenant des personnages irréels. Au fur et à mesure des histoires, ces personnages prennent vie, et c'est comme ça que nous sommes nés. Les montagnes sont notre foyer depuis toujours. Nous sommes liés par une sorte de lien magique très fort. Les montagnes nous offrent un abri, et notre présence les empêche de s'écrouler. Nous ne pourrions exister sans elles, et inversement. Toujours est-il que depuis la nuit des temps, nous vivions paisiblement à l'intérieur de toutes les montagnes du globe. Jusqu'à il y a vingt ans. Les humains sont partis de la montagne et ont subitement arrêté de se raconter des histoires. Et quand les humains nous oublient, nous disparaissions. Notre peuple, qui prospérait autrefois, n'est aujourd'hui réduit qu'aux membres qui se trouvent dans cette salle. Et s'il venait à s'éteindre, cela aurait des conséquences désastreuses sur les montagnes, qui s'effondreraient une à une, mais aussi pour les humains : les histoires façonnent leur civilisation depuis toujours. Nous savons que l'humanité est déjà impactée : sans nous, les gens perdent leur joie de vivre et leur espoir, ce qui entraîne des guerres, des pandémies, des catastrophes naturelles et d'autres horreurs ont lieu. Il faut rendre leur vie meilleure.

- C'est pourquoi nous avons besoin de vous, implora la reine Célia. Racontez des histoires, faites nous revivre. Il le faut. Pour notre peuple, pour les montagnes et pour les humains. Acceptez-vous de répandre à nouveaux nos histoires ? »

J'avais du mal à comprendre comment une simple randonnée était devenue si rapidement une quête pour des êtres surnaturels. Cependant, ils semblaient sincères, et comment refuser une requête posée par le couple en pain d'épices ? Un seul coup d'œil avec Léandre nous suffit pour nous mettre d'accord. Nous acceptâmes la proposition de John et Célia, les souverains de la Communauté Internationale des Êtres Fantastiques et Imaginaires.

Nous restâmes quelques jours incroyables auprès du peuple des montagnes, afin de mieux les connaître et d'apprendre leurs histoires. Nous nageâmes avec les sirènes, nous mangeâmes une galette avec le Petit chaperon rouge, nous prîmes des selfies avec des fées, nous volâmes à dos de dragon, et nous avons même schtroumpfé avec le Grand Schtroumpf !

Après ces quelques jours fabuleux, Léandre et moi quittâmes enfin les êtres fantastiques et les montagnes. La civilisation que nous retrouvâmes, toujours plus morne et triste, était l'exact opposé de ce que nous avons vécu ces derniers jours. Nous tîmes promesse et nous racontâmes les aventures d'êtres imaginaires, que nous avons rencontrés ou bien inventés. Peu à peu, on commença à transmettre ces histoires, et l'humanité recommença à rêver, à reprendre espoir, et à sortir de son quotidien

mélancolique. Certains partirent même habiter hors de la ville. Et tandis que le peuple imaginaire prospérait, les montagnes devinrent plus grandes, plus fortes plus belles que jamais.

Titre : **Un iris dans la montagne**

Auteur : **Alexandre Benedetto**

– C'est une belle journée pour monter au chalet. Il y a des nuages, mais si l'autre là-haut n'a pas le chapeau, il ne pleuvra pas.

J'avais souri tout en observant la montagne que mon grand-père me montrait de son index et dont j'ignorais le nom. Ce serait donc « l'autre là-haut ». Et si aucun nuage ne le couvrait, s'il n'avait pas son « chapeau », il n'y aurait pas de pluie. Sans doute avais-je déjà eu vent de cette croyance quand j'étais enfant. Mais je l'avais oubliée.

C'était une journée maussade d'août comme la vallée de la Maurienne seule pouvait en connaître. Nous avons quitté Modane tous les deux, direction Saint-André, et puis Polset, à 1700 mètres d'altitude, où se trouvait le chalet, construit par la famille, et où nous attendait ma grand-mère.

– Elle sera contente de te voir, m'a assuré mon grand-père.

Je n'ai rien répondu, mais j'ai hoché doucement la tête, tandis que la voiture bleue électrique glissait sur la route.

– Qu'est-ce que cette vie a changé... Si vingt ans en arrière tu m'avais dit que je roulerais en électrique, je t'aurais ri au nez ! Et cette fibre optique qu'ils m'ont obligé à faire installer... et cette 7G, et tous ces robots qui remplacent les êtres humains... Tu sais que j'ai assisté à la disparition des employés dans les péages autoroutiers ainsi qu'à celle des caissières dans les supermarchés ! Ces machines ont tout pris ! Il n'y a même plus de profs ! C'est sûr, les enfants apprennent maintenant avec des enseignants infailibles... mais sans plus aucune empathie, compréhension, humanité...

Il a balayé l'air de sa main droite et a secoué la tête. Moi qui avais entendu ce couplet des centaines de fois, j'observais avec inquiétude les barres du réseau téléphonique disparaître au fur et à mesure que nous montions. Tandis que mon grand-père parlait encore, le signe de la 7G a disparu. « Aucun signal ».

– Regarde bien, on arrive à la limite.

Ah cette fameuse « limite » ! Dès 2030 étaient apparus les arbres factices. Lancés sur le marché à bas prix, les municipalités s'étaient empressées d'en acheter par centaines. Comme la population de la Maurienne avait augmenté, l'urbanisation s'était fort bien occupée de la déforestation... Ces faux arbres recyclaient le gaz carbonique qui

rendait parfois l'air irrespirable, en oxygène. Et ils fonctionnaient à l'énergie solaire. Pourquoi planter des graines alors qu'on avait ça de nos jours ?... On n'arrêtait pas le progrès.

Quand nous avons quitté Saint-André, les arbres étaient redevenus de *vrais* arbres. Et tout de suite mon grand-père s'est empressé de dire :

– Ah ! On respire mieux, tu ne trouves pas ?

Pas spécialement, mais il fallait bien sourire.

– La montagne n'est pas domesticable. Elle n'est pas électrisable, *fibrable*, ou que sais-je encore ! C'est pour ça qu'on a construit ce chalet, ton père et moi.

– En quelle année déjà ? ai-je demandé en rangeant mon téléphone.

Puisqu'il ne me servirait plus, autant m'intéresser un minimum à l'histoire familiale.

– L'été 2024, quand j'ai pris ma retraite. On l'a construit de nos mains. Aucune machine. Pas d'internet. Rien qu'avec les mains et la tête. Tu y as passé beaucoup de temps quand tu étais petit, avec ton père, ta mère, ton frère... et même le chien ! Tu t'en souviens un peu ?

– Bien sûr. Je me rappelle les soirées éclairées à la bougie, les dîners à côté du poêle, les parties de Dames, le vieux chat Ludwig qui surveillait tout notre petit monde...

Ces quelques souvenirs semblaient avoir ému mon grand-père qui, acquiesçant sensiblement, est demeuré silencieux quelques instants avant de reprendre :

– Et maintenant tu vis à Lyon, bien loin de toute cette enfance, entouré par la technologie.

– Peut-être, oui, mais bercé le soir par ce passé apaisant.

Il a tourné la tête et m'a souri.

– Je crois que de nos jours, il n'y a plus que dans la montagne qu'on puisse se retrouver avec soi-même. Je suis content que tu aies fait le trajet depuis Lyon pour être aujourd'hui avec moi.

Au moment où j'allais dire que c'était normal, nos deux avant-bras droits se sont mis à clignoter d'une lueur blanche, comme de petits flashes. Mon grand-père a ri de bon cœur alors que j'étais plutôt apeuré.

– Ne t'inquiète pas ! C'est le signe que ces saloperies ne captent plus et qu'elles vont s'éteindre. Tu vas recevoir un message dans quelques secondes. Je l'appelle toujours le « message de la liberté ».

Aussitôt, nos portables ont sonné. J'ai pris le mien et ai pu lire : « Attention, vous entrez dans une zone blanche non couverte par votre implant de sécurité. Vos paramètres vitaux et votre position GPS ne pourront plus être fournis. Nous vous recommandons de faire demi-tour pour votre sécurité. »

Voilà un message qui ne m'enchantait guère. Mais vu la mine réjouie et enjouée de mon pilote, je me suis rasséréiné en supposant qu'il n'y avait rien à craindre. Après quelques secondes, la puce sous-cutanée a cessé d'émettre et s'est éteinte.

– C'était les chiens qu'on puçait autrefois, a repris mon grand-père alors qu'il me voyait en train d'observer mon poignet avec insistance. Aujourd'hui tout le monde doit savoir où on est, ce qu'on fait, quand on le fait, avec qui on le fait, et pourquoi on le fait. Ils essaient de cacher ça sous le signe de la bienveillance avec les paramètres vitaux, mais c'est uniquement pour connaître tes faits et gestes. La montagne vient de nous libérer de ce mal ! Si ce n'était pas illégal, je me la retirerais moi-même cette puce. Je vais me garer ici.

Une fois hors du véhicule, nous sommes passés sur un petit pont de bois. C'est alors que les arbres se sont effacés et ont laissé place à une image verdoyante de prés vallonnés et sauvages directement issus de ma mémoire. Deçà delà quelques chalets s'élevaient. Je savais que le nôtre était le plus bas. Le goudron bouillant de la route s'était évaporé au profit d'un chemin de terre et de cailloux que nous avons emprunté sans nous presser.

– C'est superbe, rien n'a changé, ai-je murmuré.

– La montagne est éternelle, et immuable. Qu'est-ce que c'est 2024 ou même 2050 quand on a des millions d'années ? Combien d'hommes a-t-elle vu naître, passer, puis mourir ? Cette roche est toujours la même. La forêt demeure et nous fait encore rêver, protégée par l'altitude qui fait peur à la technologie. Quand nous serons morts, le loup solitaire hurlera toujours et effraiera les enfants. Le lièvre regardera passer le cerf majestueux sous les arbres centenaires au crépuscule. L'écureuil, anxieux, filera comme une flèche pour retrouver les siens. Et ces fleurs continueront d'éclorre et de faner sur nos tombes. Nos chalets tomberont peut-être en ruines un jour comme ceux qu'on voit par-ci par-là, mais si c'est leur destin, il faut l'accepter. Je n'ai jamais maltraité cette montagne qui a accueilli ma retraite. Quelle vanité ça aurait été ! J'ai vécu avec elle, et non contre elle. Et je pense qu'elle me l'a bien rendu. Nous avons été très heureux ici. Et je suis satisfait de ces derniers instants de vie.

– Grand-mère aussi ?

Après quelques secondes de silence, il a continué :

– Quand on porte un nom de fleur, quelle meilleure place que la nature ? Pour te répondre un peu mieux, non, Iris n'a jamais fait grand mal à la montagne. Les seuls qui peuvent se plaindre, ce sont peut-être les champignons qu'elle cueillait.

Nous sommes arrivés au petit portail que mon grand-père a ouvert et nous avons descendu l'un après l'autre les marches faites en ardoise envahies par endroits d'herbes folles. Le chalet était juste là, comme dans mes souvenirs. Fier, mais humble.

– À chaque petit-enfant qui naissait nous avons planté un sapin. Le tien, le « *Alexandre* », a toujours été le plus beau, je trouve. Il a donc ton âge.

Avec émotion, j'observais mon alter ego conifère que mon grand-père me montrait du doigt, sans demander comment s'appelaient ses voisins, car je me doutais bien que l'un était pour mon frère, et que les deux autres appartenaient à mes cousins.

– Que de temps passé ici, a-t-il marmonné.

Arrivés sur la terrasse d'ardoise, un parterre de lupins nous faisait face. C'étaient les lupins de ma grand-mère. Je repensais soudainement à une photographie que j'avais sur mon téléphone, où l'on me voyait, enfant, devant ces fleurs. Elles paraissaient si grandes. S'aventurer entre elles, c'était comme s'aventurer dans une jungle multicolore. Aujourd'hui, je ne les trouve plus si grandes, et leurs couleurs ont quelque chose de pâle.

– Ça se voit qu'elle ne s'en occupe plus, a fait remarquer à voix basse mon grand-père.

Je n'ai rien ajouté, et j'ai vaguement hoché la tête pour montrer mon accord. Il a fouillé dans ses poches et a pris une grosse clé pour ouvrir la porte d'entrée. Je l'attendais dehors. Je n'avais pas le cœur d'entrer. Je ressentais une espèce de gouffre se créer en moi. Le moment était arrivé.

Il est revenu. Il m'a tendu une photographie papier. Je n'en avais jamais vu, je pense. L'image est passée de ses mains tremblantes à mes mains tremblantes. Devant la jungle multicolore des lupins se tenait une autre fleur, une vieille dame, ma grand-mère. Elle souriait d'un sourire que j'avais oublié. Sa tendresse et sa malice pétillaient derrière des lunettes rondes. Elle avait dû tant penser à nous. Et quels jeunes ingrats nous avons été pour cette femme qui ne rêvait que de passer un peu de temps avec nous. Les larmes m'étaient montées aux yeux. Mon grand-père m'a invité à monter sur le balcon avec lui. De là, nous présidions toute la vallée que nous avions grimpée quelque temps

plus tôt. Dans le silence qui convenait, il a ouvert le couvercle de l'urne qu'il tenait fermement dans ses mains, et a déversé son contenu. Les cendres libérées ont rejoint la vallée. Sans faire de bruit, humblement, à l'image de la vie vécue ici.

Au loin, la montagne n'avait toujours pas son chapeau de nuages. Mais la pluie discrète des larmes de mon grand-père mouillait son visage inconsolable.

Titre : **Quo vadis**

Auteur : **Marina Bouvard**

C'était interdit d'y aller.

Pourtant, en ce jour brumeux, Gabrielle décida de rouler sur les routes sinueuses. C'était un mois de juillet pluvieux. Juin avait été caniculaire.

Ascension.

Elle se gara sur le parking vermoulu d'une ancienne station abandonnée.

Forêt épaisse.

Barricades.

Une plaque en métal rouillé indiquait : « Interdit sauf pour personnel autorisé. »

Elle avait fait partie du personnel autorisé en question. Il y avait de cela quelques années. Certes, elle n'avait pas la clef du cadenas aujourd'hui, mais elle avait de bonnes raisons d'outrepasser ses droits.

Ses rangers étaient enfin de l'autre côté du barbelé qui la séparait de la vérité.

Gabrielle était une femme avec de longs cheveux gris ondulés qui cachaient comme un rideau de théâtre ses membres parfois hésitants mais volontaires, comme son caractère. Son visage ombré de rides, et non moins souriant, était illuminé par deux billes noires malicieuses.

Il était rare de voir des cheveux naturels et une peau distendue chez une femme sexagénaire. De nos jours, on prenait des traitements pour ne plus vieillir. Cela se faisait facilement via les montres transcutanées obligatoires, qui transféraient différentes informations et molécules via la peau. Nos données personnelles étaient ainsi contrôlées.

Garder un physique naturel : quel courage en ces temps ! Surtout qu'à soixante-trois ans, on avait la vie devant soi, étant donné qu'on vivait facilement cent-dix ans.

Pour éviter toute contamination des lieux, Gabrielle nettoya soigneusement ses semelles : il n'était pas question d'amener des agents pathogènes sur ce territoire fragile.

Elle connaissait très bien ce secteur de montagne. A coup d'études, de comptages, de partages avec d'autres professionnels, elle l'avait arpenté de long en large. La dernière fois, c'était trente ans en arrière, jour pour jour. Elle ne pouvait pas s'empêcher de faire des comparaisons : aujourd'hui, en 2050, tant de choses avait changé par rapport à 2020...

En ville, les plantes du monde entier pouvaient pousser grâce aux températures et aux subterfuges que le progrès offrait. Les mégapoles verdoyantes d'aujourd'hui faisaient oublier les grandes métropoles d'hier, devenues des déserts en un quart de siècle.

Le métier d'apiculteur n'existait presque plus.

En plaine, les abeilles domestiques étaient devenues trop vulnérables aux variations météorologiques et aux nouveaux parasites. Sans regret pourtant...le miel aurait été empoisonné à cause des fleurs exogènes toxiques, recouvertes en plus de pesticides. Cependant, certains secteurs de montagne arrivaient encore à produire le précieux nectar, grâce à des Conservatoires d'une race ancienne : l'abeille noire. Elle était encore capable de s'adapter...Mais jusqu'à quand ?

Entant que scientifique, Gabrielle avait fait beaucoup de prévention sur l'usage de la chimie et les manipulations génétiques, mais rien n'avait pu arrêter cette société d'apprentis sorciers.

Lobbies.

Elle avait fait des démonstrations précises sur la destruction rapide des glaciers, l'augmentation des catastrophes naturelles ; elle était convaincue que les montagnes devaient être respectées afin de continuer à réguler le climat et à fournir de l'eau douce aux populations du monde entier.

« On verra plus tard pour des mesures concrètes. » avait balayé de la main le gouvernement de l'époque quand Gabrielle avait voulu jouer le canari lanceur d'alerte dans une mine prête à exploser.

Cela lui avait valu des menaces de mort mais elle avait quand même continué de faire savoir la vérité, dans les lycées, les universités, à défaut de se faire entendre par les autorités.

La date de sa retraite avait été étrangement avancée, ce qui lui redonnait finalement certaines libertés...

Le calme.

Perdue dans ses pensées, Gabrielle marchait sur d'anciens chemins de randonnées. Vigilante de ne pas cogner son sac, elle devait se frayer un passage dans la forêt. Ces pistes avaient servi aux skieurs, aux randonneurs et VTTistes...Des vieux canons à neige jonchaient le sol, et des panneaux en bois se noyaient dans la mer verdoyante.

Tout cela ne servait plus à rien. Les chutes de neige étaient devenues trop aléatoires, et surtout, les modes avaient changé : l'humain n'avait plus le goût à bouger.

A quoi bon transpirer alors qu'il suffisait de se faire injecter des hormones ainsi que des molécules adaptées pour devenir plus musclé et plus heureux ? En plus, les gens trouvaient les paysages ennuyeux et fades. On était tellement habitué aux retouches photos et à la réalité virtuelle augmentée sur écrans qu'on ne trouvait plus d'intérêt à voyager.

Dans le feu de l'action, les cheveux de Gabrielle se collaient parfois aux résines des troncs : elle coupait alors au couteau les mèches enchevêtrées pour ne pas perdre de temps.

Tout semblait lui demander un effort. Un trop gros effort.

Essoufflements.

Enfin, elle sortit de la forêt dense pour la pelouse alpine. Les cabanes de bergers, en partie végétalisées, lui permirent de dormir un peu.

Cette ascension lui demandait une énergie incommensurable, ce qui surprenait car son corps était svelte et d'apparence musclée. Cela devenait récurrent : ses jambes flagellaient, avec des tremblements incontrôlés.

Alors, sa montre sonnait, accompagné d'un voyant rouge. Obéissante, elle s'asseyait sur un rocher et observait le paysage qui commençait à se dégager.

Les Rhododendrons roses pourpres dévalaient les versants nord ; une féerie presque orientale qui rendaient ces pauses douloureuses plus acceptables. Quand le voyant disparaissait, elle repartait.

Courageuse.

Résignée.

Et épuisée.

Elle étudia de près les végétaux : plus de traces de certaines plantes réputées savoureuses pour les insectes pollinisateurs et les troupeaux. Certaines plantes exotiques les avaient remplacées.

Elle notait tout. Consciencieusement.

Un terrier ! Emmerveillée, elle alla voir prudemment, inspecta longuement. Mais aucune trace d'animal. Les marmottes n'avaient pas résisté au manque de neige, qui les protégeait pendant la saison hivernale. Il y en avait pourtant beaucoup en 2020 !

Elle remarqua qu'elle n'avait toujours pas vu de bouquetins. En revanche, chevreuils et cerfs abondaient, broutant non loin d'elle, paisibles malgré l'altitude.

Ici un effondrement de terrain, par-là une trace d'avalanche récente, non loin un torrent à sec alors que les plaines subissaient des crues. Beaucoup d'évènements devenus

fréquents ces dernières années. Elle le savait, elle les avait recensés grâce aux images satellites, elle en était témoin sur le terrain à présent.

Trop d'informations d'un coup.

Malaise.

Elle tituba, gémit de souffrance, s'agrippant comme elle pouvait aux rochers, tentant d'ignorer la montre sifflante...mais son corps lâchait.

Elle s'effondra au sol, la tête dans une silène acaule qui lui faisait comme un petit coussin fleuri, pour mieux observer les nuages aux dégradés de gris.

Elle décida d'appuyer « + » sur sa montre transcutanée.

Elle attendit.

Aucun effet.

« + », et encore « + ».

Une larme de désolation coula sur sa joue.

Au bout d'une heure, elle était debout, mais elle n'était plus elle-même ; le regard vide, elle avait l'attitude d'une droguée aux pensées incohérentes. C'est dans cet état qu'elle arriva à continuer sa marche, une montre excitée au poignet. Son cœur s'emballait.

Peu importe, elle ne l'écoutait plus.

3200 mètres. Neige, droit devant !

Elle ne pensait pas qu'il serait encore là.

Pourtant, il survivait, en partie détruit, fortement réduit, comme elle, après toutes ces années de lutte.

Le glacier.

Quand elle le toucha, elle sut que c'était la fin de sa mission. Elle se sentait enfin libre et fière.

Fébrilement, solennellement, elle chercha sur sa montre un bouton caché.

Le bouton « Reset ».

Une voix robotique décompta alors lentement et mécaniquement :

10...9...8...

Sereine, elle se sourit à elle-même.

7...6...5...

Elle signa maladroitement la lettre qu'elle avait écrite avant son départ, protégée dans son sac. On pouvait lire :

« J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai voulu défendre la vérité. Je pense avoir bien vécu.

Mais aujourd'hui, mon cerveau a perdu le contrôle de mon corps. Ainsi est le destin d'une personne atteinte d'une maladie dégénérative liée à une injection hasardeuse il y a vingt-neuf ans.

Combien de victimes sommes-nous ? Des milliers, mais par peur de se faire lyncher, beaucoup se sont tue, voire tués.

On agit dans le sang, dans les gènes, sur l'environnement. En préventif ? Ou par excès de zèle pour contrer la peur suprême ? Où allons-nous ?

Mon organisme a été déphasé : tout est désormais orchestré par ma montre, qui commande les molécules à m'injecter pour compenser les défaillances et calmer ma douleur.

Mais, aujourd'hui, je n'en peux plus ; pour me maintenir debout les quantités doivent être augmentées chaque jour, sauf que cela a pour conséquence de détruire mon cerveau de façon irréversible à chaque dose.

4...3...2...

Je ne veux pas être cachée dans un mouvoir aseptisé, pour gagner quelques mois de sursis, faire plaisir à un entourage faussement compatissant.

Moi, femme de 2050, je choisis de mourir naturellement, dans les montagnes, dignement. C'est un luxe, j'en ai conscience.

Je pars sans regret,

Vivez heureux et cherchez le Bien,

Gabrielle, scientifique des sommets.

PS : Moi et mon équipe de travail, nous avons eu le mot d'ordre de ne plus faire de relevés de terrain, pour cause de données gênantes pour le gouvernement...Voilà la mise à jour pour 2050. J'étais la mieux placée pour le faire... »

En tremblant, le corps livide, elle replia la lettre à laquelle elle joignit ses dernières mesures de terrain, attacha le tout au drone qu'elle portait dans son sac à dos et le laissa s'envoler à tire d'ailes pour porter la nouvelle. Loin.

1.

0.

La montre s'éteignit.

Plus un bruit.

Les neiges éternelles scintillaient sur l'un des derniers glaciers recensés.

Titre : 22 avril 2050, Dottie, vous avez un message

Auteur : Christine Martin

Exp : Lizbeth Blanc – vallée de Maurienne - 22/04/2050 – 18 :30

Dest : Dottie Desire – La Villa Doirée – L’Essaim - Planète 25

Ma chère Dottie,

Cela fait bien longtemps que je ne t’ai pas écrit. Peut-être vingt ans...qui sait ? Le temps passe si vite et les choses ont tellement changé.

Ce soir, la nostalgie m’étreint. Alors je t’envoie ces quelques pensées, espérant qu’elles te trouveront en bonne santé.

Je me souviens d’il y a longtemps, je ne veux pas savoir combien, de nos longues soirées d’été, là-haut sur la montagne, au cours desquelles nous baragouinions notre anglais (grâce à tes cours) en riant, toutes les deux, un verre de vin rouge à la main, les enfants courant autour de nous. Nous réinventons le passé, nous essayons de lire l’avenir, nous étions si pleines d’insouciance. Qu’il était doux le passé avec toi, ma chère amie.

Aujourd’hui, tu es partie, au fond du ciel, si loin que nous ne pouvons même plus nous parler, à des années lumières, comme nous aimions dire ici, sur Terre, avant que ça ne devienne une réalité.

Si tu voyais comme la vie a changé ici, depuis que la quasi-totalité de la population a émigrée vers cet essaim de planètes si prometteuses où tu te trouves maintenant. Nous ne sommes plus très nombreux à vivre dans notre chère vallée et quelques-uns seulement dans notre village qui comptait plus de mille âmes.

Comme tu t’en doutes, les conditions de vie sont maintenant devenues « naturelles », la planète n’est plus sous pression. Depuis la généralisation de la « micro-production » nos besoins se sont encore simplifiés. Notre vie sur Terre est aujourd’hui propre. Plus de production d’énergies fossiles, nous nous débrouillons avec nos panneaux solaires et nos éoliennes. Il est vrai que nous sommes si peu nombreux. Seulement quelques « improductifs » : des retraités et le personnel soignant chargé de nous accompagner. Que restera-t-il quand nous serons morts ? La planète sera-t-elle abandonnée à son sort ? Personne n’en parle.

Pourtant, je suis si heureuse d’être restée ici. La nature est d’une luxuriance, c’est incroyable ! Tu n’imagines pas à quelle vitesse elle a repris ses droits ! Depuis que toutes les routes ont été fermées au profit des engins volants dont je ne me souviens plus le nom, la végétation a tout envahi. Il ne lui a pas fallu plus de deux ou trois ans pour reprendre possession du goudron et effacer ces scarifications qui défiguraient le

paysage. Dès la première année, des herbes folles pointaient déjà les failles des bitumes, grignotaient les abords des routes. Très rapidement les buissons ont peuplé les voies, de loin en loin. Aujourd'hui, plus de vingt ans après, on ne distingue même plus les formes des routes ou des autoroutes depuis le ciel. Plus de ruban noir ou de glissières de sécurité, même le Cesam a disparu, figures-toi ! Te souviens-tu ce lieu où se regroupait toute l'organisation de l'autoroute ? Il est aujourd'hui noyé sous les orties, les sorbiers ou les cytises sauvages. Les chèvrefeuilles dégorgent des ruines. Les lilas, les forsythias, toutes les anciennes haies sont devenues gigantesques. Et un magnifique saule pleureur prospère en plein centre !

Cinq ans après l'arrêt de la circulation, des travailleurs sont venus démonter les lignes haute-tension et les fils électriques. Ils ont eu beaucoup de difficultés à se frayer un chemin pour nous délivrer de ces hideuses ferrailles. Le mouron, le lierre et les renouées avaient escaladé les pylônes, les clématites et les glycines courraient sur les fils électriques !

Tu ne reconnaitrais pas ta vallée ma chère Dottie, tellement verte et sauvage ! Les arbres sont immenses, les arbustes épais, les fleurs éclatantes et les fruits si goûteux ! La vallée et les montagnes environnantes sont totalement recouvertes de forêts denses et compactes. Des étangs baignent les pieds des pentes et les roseaux y prolifèrent. Sous les couverts, près des plaques de goudrons restantes, les fraisiers et les framboisiers foisonnent et profitent de l'accumulation de la chaleur pour nous offrir des fruits extraordinaires. Même la faune fourmille ! Les sangliers et les biches sont omniprésents, les renards maraudent, les aigles glatissent dans le ciel limpide et les loups patrouillent partout. Les animaux ne sont plus aussi sauvages qu'autrefois et s'approchent de nous sans crainte. On les observe en plein jour sans difficulté. Les écureuils, les fouines et les blaireaux vivent autour de la maison comme si de rien n'était !

J'ai aperçu une horde de loup sur les hauteurs du col, depuis l'engin volant qui m'a ramené de Chambéry, lors de ma dernière visite à l'hôpital. Le pilote m'a très gentiment offert un tour de vallée jusqu'à Modane. Tu n'imagines pas à quel point la nature en montagne s'exprime en majesté, sans retenue, elle déploie tous ses charmes et s'alanguie sur tous les reliefs. Plus un seul bâtiment visible, hormis quelques maisons ou quelques ruines. Un océan de forêts tapisse le fond de la vallée. Sous le vent, j'ai vu les feuillages ondoyer d'une rive à l'autre, d'un versant à l'autre, les houpriers moutonner à l'assaut des sommets, scintiller de tous leurs verts sous le soleil. C'était si beau, c'était magique ! Nous avons poussé jusqu'au col du Glandon et crois-moi ou pas, il n'y a plus un mètre d'alpage là-haut. Les estives ont disparu au profit des pins qui colonisent les sommets et redescendent bas vers la vallée. Les sapins, les mélèzes et les aroles subsistent dans certaines combes exposées au nord, au milieu des hêtres. Les chênes, les bouleaux, les charmes complètent le couvert végétal. Du coup, les couleurs de la nature ont changé, du vert sapin d'autrefois, les harmonies virent au gris vert ou au kaki. Les cistes, les

genévriers, les myrtes envahissent les parties rocheuses. Plus trace de myrtilliers ou de boules de beurre, plus de narcisses ou de gentianes. Les acanthes ont remplacé les campanules. C'est un bouleversement total mais je trouve cela très beau, presque méditerranéen !

Aujourd'hui, la vie est différente et pas moins belle, rassures-toi ! Evidemment il n'y a pratiquement plus de neige l'hiver, le froid est moins mordant, moins longtemps, nous coupons moins de bois pour nous chauffer. C'est différent, très étonnant, très dépaysant. Pour compléter le tableau, il me faut te vanter le chant des cigales et la culture des lavandes, mais oui, je t'assure ! Il y a déjà bien longtemps que ces insectes crissants strident les soirs d'été. Ces demoiselles ornent les trilles des grillons dans la chaleur parfumée du crépuscule. D'ailleurs, j'ai planté un jasmin contre le mur de ma maison, tu ne vas pas me croire si je te dis qu'il n'a jamais gelé et son parfum embaume de mai à septembre. Sur la terrasse, les lavandes abondent et j'en parfume les armoires l'hiver, comme nos grands-mères autrefois.

J'ai tout de même bien du mal à entretenir la plateforme d'atterrissage qui jouxte le jardin. Je me bats tous les jours contre l'invasion des ligneux dont les lauriers roses ! Tous les matins, j'enfile ce magnifique exosquelette que tu m'as envoyé il y a quelques années et, malgré mon grand âge, je peux travailler à la sauvegarde du peu d'humanité qui reste ici, c'est-à-dire moi, ma maison, mon jardin, ma plateforme. Cultiver son potager est nettement plus facile maintenant que les gelées sont rares. Quelques-unes sévissent au cœur de janvier pour assainir l'air, les sols et tuer les insectes qui pullulent. Avant de bêcher, je n'attends plus le redoux pendant des mois. Plus de « Saints de glace » au mois de mai, je peux récolter des petit-pois dès début mars et le reste est à l'avenant. Je jardine autant que je peux, ton exosquelette est mon sauveur de mobilité ! A mon âge, autrefois, je serais déjà morte depuis longtemps mais là je peux encore randonner pendant plusieurs heures.

Hélas, je n'ai plus la force de monter aux Côtes, visiter ta maison. La dernière fois, il y a des années, j'ai été terriblement déçue de constater l'écroulement du toit dans la chambre du haut. Un glissement de terrain a aussi emporté la terrasse. Du coup, je n'y vais plus. Il n'y a plus personne pour racheter nos vieilles maisons de la vallée, tout le monde préfère émigrer vers l'Essaim. Tant mieux pour notre petite Terre puisqu'elle est à nouveau vouée à la liberté, la tranquillité et pourra reconstituer ses ressources naturelles pendant les prochains millénaires. Finalement les écolos ont gagné !

Tout ceci ne m'empêche pas de me sentir un peu seule quelquefois. Mon admiration et mon amour pour la nature ne suffisent plus à remplir ma vie. J'ai beaucoup profité du temps qui m'était imparti et je n'ai pas envie d'aller le perdre ailleurs même si mes enfants et petits-enfants me proposent gentiment de venir vivre avec eux. Il faut être sage à notre âge et savoir tirer sa révérence. Les générations suivantes ont besoin d'autonomie et de

liberté. On a beau faire, le regard des anciens est toujours teinté de nostalgie et l'éternité n'est une bonne chose pour personne.

Aussi, je voulais t'annoncer, à toi, ma chère amie, que je ferai bientôt partie du prochain programme d'extinction. Le médecin a validé ma candidature et je suis heureuse de partir en bonne santé, sans souffrance et sans regret. Mes cendres seront répandues sur ma pelouse, devant ma maison et rejoindront celles de mon adorable et défunt mari qui m'a beaucoup manqué. J'ai dit adieu à mes enfants et leurs descendants et je vais partir le cœur léger.

Je t'envoie tout mon amour et espère te retrouver dans une autre vie ou un paradis.

Sans regret,

Lizbeth.

Exp : Dottie Desire – La Villa Doirée - Essaim – 22/04/2050 – 18 :31

Dest : Lizbeth Blanc – Vallée de Maurienne

Ceci est un message automatique du Programme d'Extinction Obligatoire des Terriens de plus de 100 ans mis en place par la loi du 01/01/2050 en l'Essaim. Votre interlocuteur n'existe plus, merci de ne pas répondre à ce message.

Titre : L'ascension d'une chute

Auteur : Hélène Goffart

Un pied, l'autre, un pied, l'autre.

Je me répète ces mots en litanie, pour me distraire de mon souffle trop court et de mes muscles douloureux. Mon cœur bat la chamade et, si ma montre connectée fonctionnait encore, elle me signalerait qu'à mon âge, je ne peux pas forcer au-delà de 170 battements à la minute... Par contre, ce soir, elle me féliciterait pour avoir effectué bien plus que les 10000 pas journaliers recommandés.

Un pied, l'autre, un pied, l'autre.

Le goût du sang dans ma bouche se fait plus métallique. Ma gorge s'écorche sous ma respiration haletante, voilà longtemps que je n'ai plus marché en montagne. Trop longtemps, le temps de me voir vieille.

Lorsque j'avais 20 ans, les sommets, je les dévalais, les pieds fixés sur des lattes de ski. C'était la remontée qui semblait lente, assise sur un des télésièges qui me ballottaient jusqu'en haut. Je les aperçois encore, poteaux gigantesques, enfoncés dans la roche qui leur donne un air de cure-dents dérisoires. Depuis quand n'ont-ils plus achalandé le moindre skieur ? 15 ans, facilement... Depuis que le ski n'est plus ni possible ni autorisé. On ne les enlève pas, pourtant, ces sentinelles immuables d'une époque décédée. Ça ne me manque pas, le ski. Je le répète souvent :

« Eh bien, maintenant, il ne reste qu'à faire autre chose. La jeunesse se réinventera ! »

Ma fille, Louise, répond qu'il est bien facile de se montrer philosophe lorsqu'on a tout reçu pour le brûler. Et alors ? En quoi suis-je responsable ? Louise peut-elle me démontrer que si je n'avais pas fait de ski, la montagne aurait encore la tête gelée en hiver ? Bien sûr que non ! D'autres que moi auraient fait fondre les glaciers et bouillir l'air ! Ma responsabilité de vieille pollueuse, je n'ai ni l'envie, ni de raisons de l'assumer. Ce serait bien trop simpliste ! Louise peut me reprocher ce qu'elle veut, elle qui adorait les sports d'hiver lorsqu'elle était enfant !

Un pied, l'autre, un pied, l'autre.

Le chemin est dégagé, heureusement, sinon je ne passerais pas ! Mais la couche de neige sur l'herbe témoigne que l'hiver est bien là... Pour la première fois depuis 3 ans, il a neigé !

J'ai soif ! Ma gorge douloureuse s'est durcie comme du carton. J'ai une gourde que j'économise, car il ne faut plus compter sur la fontaine qui jouxte la chapelle du Vernaix. Son eau s'est tarie il y a deux ans, lorsque les reliefs du glacier Mouchard ont disparu. J'attendrai encore un peu avant de boire... La silhouette de la chapelle baroque, nichée entre les rochers, apparaît bientôt. Lorsque j'étais enfant, nous y allions souvent, avec Maman et les processions y étaient nombreuses. On croyait encore, un peu, à cette époque. Et si ce n'était pas en Dieu, c'était dans les vertus de la source miraculeuse. Plus d'eau, plus de miracle. Plus de Dieu, plus personne. Tant mieux, la souffrance de la montée récolte sa récompense dans la solitude. Je pousse la porte de bois sculpté à l'effigie de Saint-Bernard et celle-ci s'entrebâille dans un grincement de protestation liée au gonflement de l'humidité. Les bancs vides et les murs décrépits sur lesquels restent imprimées les fresques aux couleurs autrefois vives témoignent du désenchantement de ce monde. Assise dans la chapelle déserte, surprise de ressentir un semblant de gratitude pour l'ascension, et soulagée d'être arrivée, je m'offre une gorgée d'eau.

Jadis, même à ski, je venais ici... Lorsqu'on nous a parlé d'interdiction, je m'en souviens, avec Louise, nous avons caché de vieux skis derrière la chapelle, sous un rocher...

« Au cas où on viendrait nous les confisquer... »

Nous ne sommes jamais venus les récupérer.

Des rires et des cris interrompent ma méditation solitaire et percent le silence de la montagne. Intriguée, je sors de la chapelle. Ils sont trois, équipés de protections pour le dos, les genoux, les coudes, la tête casquée, ils tiennent le guidon de vélos tout-terrain qui vont leur permettre d'être en bas alors que j'aurai à peine entamé la descente. Leur présence dégoulinante d'une jeunesse insultante m'agace soudain au plus haut point. Et quoi ? Parce que j'ai 70 ans, je n'ai droit qu'aux marches souffreteuses qui m'occasionnent de l'asthme et des douleurs musculaires, là où ces trois jeunes gens dévalent les pentes avec toute la vitesse insolente de leurs 20 ans ?

« Vous ne savez pas que vos vélos abîment l'écosystème ? C'est comme cela qu'on arrache les plantes ! »

Ils rient, ils ne m'écoutent pas, ils partent. Je les regarde glisser sur le chemin déneigé qui circule à travers les pentes neigeuses. Si j'étais plus jeune, plus forte, plus rapide, je leur crèverais les yeux ! Qu'on ne se méprenne pas, je suis pacifique, mais je déteste qu'on m'ignore, a fortiori lorsque j'annonce une vérité importante ! Je songe à Louise, à ses reproches sur ma passion du ski passée.

« Au moins, j'essaie de préserver ce qui reste de cette montagne à présent !
Avant, je ne savais pas ! »

Je hurle pour personne, pour les rochers ou les choucas, la voix tremblante de frustration, impuissante face à cette jeunesse insouciante qui semble ne pas comprendre l'importance de protéger la nature. Je ne savais pas. On nous le disait, mais c'était si confus... Et puis, nous avions des excuses à l'ignorance, parfois la neige revenait et les hivers blancs nacrés étaient glacials. On se disait :

« Le réchauffement ? Bah... ça n'existe pas. »

Mais à présent que toute l'Humanité payait le prix de l'insouciance passée, ces jeunes gens n'avaient aucune excuse ! Les descentes en vélo tout-terrain, c'était comme le ski, interdit ! Aussi prohibé que la consommation de viande durant la semaine, l'utilisation de l'électricité avant qu'il ne fasse noir, l'achat de plus de dix vêtements par an ou le fait de garder des chambres vides dans son logement ! Il fallait s'y plier, c'est tout !
Aaaaah, Louise me reprochait mes attitudes passées ? Elle allait être satisfaite de mon engagement présent en faveur de la montagne. J'allais, de ce pas, dénoncer ces jeunes gens à la police !

Un pied, l'autre, un pied, l'autre.

Aussi vite que peuvent me porter mes jambes fatiguées, je me dirige vers les rochers qui abritent, peut-être, encore mes skis. Je m'accroupis, me penche et tends un bras inquiet. Au début, je ne palpe rien dans la faille sèche, protégée de la neige. Puis mes doigts butent sur une surface dure et glissante. Victoire ! Centimètre par centimètre, je tire à moi les vestiges de ma jeunesse. Deux paires de skis rouillées, quatre chaussures. J'inspecte rapidement le matériel. Rien n'est plus de première jeunesse, mais tout a tenu le coup ! Sans perdre une minute, j'enfile les bottines dont le plastique durci appuie sur mes vieux pieds. C'est presque drôle, aussi incongru que de faire un voyage

dans le temps, aussi doux qu'une madeleine trempée dans du thé. Je n'ai pas le temps de sourire ou de me complaire à la nostalgie que m'évoquent mes deux vieilles planches. Il faut que je descende rapidement si je veux dénoncer les trois vandales qui sont en train de saccager ce qui reste de mes montagnes !

Je me laisse glisser sur la neige un peu trop rare. Ma vigilance se bande comme mes muscles, car des touffes d'herbe et des pierres affleurent sous la fine couche de poudreuse ! J'entame la descente, restant à proximité du chemin de terre emprunté par les terroristes à vélo. Peu à peu, mes réflexes engourdis se réveillent sous l'arthrose et je me surprends à sourire de bonheur face au vent qui glisse sur mon visage ! Le ski, quel plaisir ! La rouille et l'usure de mon corps s'émoussent devant ce souvenir de jeunesse retrouvée, mes mouvements redeviennent fluides, presque instinctifs, tandis que je me fraye un chemin à travers les obstacles.

Soudain, je les aperçois. Ils sont là, tous les trois, un rien plus bas, arrêtés et en train de déballer un quelconque casse-croûte. Enivrée par la vitesse, je me concentre, emmagasinant sous ma langue quelques piques acérées pour leur faire savoir ce que je pense de leur non-respect de la loi.

Et c'est là que mon ski gauche passe sous la racine d'un épicéa. J'ai le temps de comprendre ce qu'il se passe avant de basculer dans la neige, tête en avant, le corps déchiré par la douleur de mon genou qui éclate.

Je hurle.

Les trois cyclistes entendent mon cri de vieille bête lourdaude et, alors que je suis au sol, prostrée sur ma jambe, je les entends approcher en criant :

« Madame ? Ça va, Madame ? »

Je voudrais les insulter ! Tout est de leur faute... Mais la douleur me coupe l'agressivité et je n'arrive pas à répéter autre chose que :

« J'ai mal, j'ai mal... »

J'ai peur. Ils vont sans doute m'achever... À moins qu'ils ne partent à nouveau en riant, me laissant seule dans la neige, à attendre que le froid m'engourdisse vers le sommeil éternel.

« Bon, Madame, on va vous descendre... Mais il va falloir enlever vos skis et vos bottines ! C'est interdit, ça, et vous risquez une amende si on vous emmène comme ça à l'hôpital !

- Ne... Me touchez pas. Le... Le vélo aussi, c'est interdit.
- Oui, sauf sur ce chemin-ci. Nous avons une autorisation communale.
- ... Une autorisation ?
- Nous travaillons pour la réimplantation des gypaètes en altitude. Nous sommes allés voir s'ils se portaient bien malgré l'hiver, et pour aller plus vite, nous avons l'autorisation d'utiliser les vélos...
- Aaaah...
- Mais le ski, Madame ? Sérieusement ? À quoi cela sert ?
- ...
- Enfin, ne vous inquiétez pas. Nous ne vous dénoncerons pas. On sait que c'est difficile pour les gens de votre génération de devoir renoncer à ce qui n'est plus possible pour sauvegarder la montagne ! »

Titre : Une course réussie

Auteur : Christian Julien

14 juillet 2050 – 15h43

... Victor s'empara de son « permis de grimper » et l'introduisit dans le poinçonneur automatique situé à l'entrée de la gare du téléphérique. Le double cliquetis entérina son retour dans le « monde d'en bas » après cette magnifique traversée des Aiguilles d'Arves. Cette formalité était obligatoire pour valider une course et ainsi autoriser son détenteur à poursuivre ses aventures en montagne. C'était par ailleurs une sécurité certaine qui permettait de ne pas déclencher des secours inutiles qui auraient mis une fin définitive à sa carrière d'alpiniste et très significativement amputé ses économies. En effet, depuis maintenant 20 ans, tout secours en dehors de Paris était facturé 3600 Francs la demi-heure et entraînait une suspension définitive du permis !

La journée avait été splendide. La compagne de cordée qui lui avait été attribuée par la PMA (Police des Mœurs Alpines) était agréable et leurs échanges par le biais des radios implantées dans leurs casques avaient été courtois et efficaces.

Dès le départ matinal, après le contrôle du contenu de leur sac par la BRUTE (Brigade de Régulation des Usages et Techniques de l'Environnement), les jeunes gens avaient adopté un rythme soutenu. Ils ne perdaient pas de temps à chercher leur itinéraire puisque le goniomètre variable intégré à leurs lunettes de protection renvoyait dans leur pupille l'exacte direction à suivre.

La marche d'approche avait donc été rapide, ce d'autant plus que, depuis 2040, plus aucun névé ne venait compliquer l'accès au rocher. Le dernier exemplaire de résidu neigeux estival avait été vu aux alentours des années 30 dans un creux sombre de la face Nord de l'aiguille du Midi. Depuis les « neiges éternelles » avaient rejoint les livres d'histoire au chapitre « La montagne d'antan » et les glaciers qui subsistaient semblaient voués au même sort. Le père de Victor lui avait bien expliqué la joie de la descente en ramasse et les émerveillements du lever du jour quand les crampons crissent sur la neige dure ; mais le jeune homme trouvait quand même que cela simplifiait significativement la pratique de la montagne de ne plus avoir à gérer cette matière tantôt molle comme la polenta et tantôt dure comme la roche. En outre, cela allégeait le sac de tout ce matériel inutile qu'étaient devenus piolets et crampons.

L'équipement pouvait maintenant se résumer à la combinaison « multi-therme » qui protégeait le grimpeur quelles que soient les conditions de température et d'humidité. Pour ce qui était des chaussures, le modèle règlementaire en composite de carbone végétal était le seul autorisé ; cela mettait tous les athlètes sur un pied d'égalité pour le championnat national d'escalade. Plus besoin, non plus, de boissons revigorantes ni de tomme pour la pause puisque le calculateur intégré dans le sac à dos injectait

directement sous la peau la quantité de glucose adaptée pour faire face aux efforts en cours.

Les deux grimpeurs avaient bien failli perdre quelques secondes à contempler ce qu'ils pensaient être un chamois en train de brouter de rares pousses de génépi mais ils rejetèrent vite ce mirage. Ils savaient bien que le dernier ongulé avait été capturé en 2024 pour prélever son ADN et ainsi garantir sa préservation dans les réserves d'État par reproduction in vitro. Quant au génépi, ce n'était plus qu'une légende que le grand père de Victor évoquait parfois, lors des repas de famille, en regardant d'un œil embué, sur l'étagère de la cuisine, une fiole verdâtre vide dans laquelle dépérissaient trois ou quatre brins d'herbe qui finiraient bientôt, comme le vieux, en poussière.

L'escalade avait été plaisante. Le rocher était consolidé par la BETE (Brigade d'Entretien des Territoires d'Escalade) et tous les points d'assurage étaient validés par ce même organisme. Celui-ci avait, depuis trente ans, remplacé tous les anciens pitons et autres coins de bois par des ancrages collés en métal inoxydable. Chacun d'eux était répertorié dans le livret de course et il suffisait de taper le nom de la voie envisagée sur un clavier fixé à son départ pour qu'aussitôt l'emplacement de chaque point d'assurage soit inclus dans les informations du goniomètre. Ainsi, les grimpeurs n'avaient plus à chercher, parfois de façon risquée, leur chemin dans la paroi. La kyrielle de points métalliques brillants constituait une ligne de vie dont il était interdit de s'éloigner. Tout candidat à l'ouverture d'une nouvelle voie devait déposer une demande, en trois exemplaires, auprès de la BETE en indiquant le point de départ et celui d'arrivée ainsi que la composition de la cordée et l'itinéraire prévu. Aucune dérogation n'était ensuite possible et les contrevenants s'exposaient à une forte amende s'ils s'éloignaient, même pour des raisons de sécurité, du projet initial.

Arrivés au sommet, les deux grimpeurs avaient poinçonné leur permis dans une sorte de distributeur de friandises. Cela leur avait permis d'obtenir leur portrait authentifié, nécessaire pour valider leur réussite, ainsi qu'un bon de réduction pour une séance de massage dans un des centres hélio marin de la vallée (un énorme pipe-line amenait effectivement, depuis quelques années, l'eau de la Méditerranée dans toutes les vallées de montagne afin de compenser les pertes hydriques résultant de la disparition progressive des glaciers). C'était une offre d'une grande marque de limonade qui espérait augmenter ses ventes auprès d'un public de montagnards ne s'abreuvant habituellement que de breuvages exempts de sucre et, bien sûr, de tout alcool.

Le délai imparti par la PMA à chaque cordée pour profiter des joies d'un sommet était déterminé en fonction du nombre de grimpeurs autorisés chaque jour à le gravir. Victor avait de la chance car peu de monde s'était inscrit pour cette journée de fête nationale. Il disposait, avec sa compagne, de dix-sept minutes et vingt-trois secondes pour admirer le paysage et immortaliser le panorama à l'aide de ses lunettes de sécurité et du micro-appareil photo intégré.

Le jeune homme avait été, très rapidement, traversé par une espèce de nostalgie à la contemplation de ces montagnes magnifiques dont quelques-unes seulement restaient accessibles. La plupart d'entre elles faisaient, en effet, partie du RITUEL (Réserve Internationale des Territoires à Usages Extrêmement Limités) et leur ascension était réservée à quelques rares chercheurs ou aux oligarques installés à la tête de cette institution.

Le grand père de Victor lui racontait parfois comment il pouvait, dans sa jeunesse, d'un jour à l'autre, décider avec un copain de partir se mesurer à une face Nord inexplorée ou, avec sa petite amie, d'aller folâtrer dans les herbes douces d'une prairie alpine jonchée de gentianes bleues et d'edelweiss. C'était une époque où la liberté n'avait d'autres limites que celles imposées par le respect de la nature, celui de ses semblables et le courage de chacun. Chacun pouvait, selon son inspiration, ses goûts...ou son âge ... parcourir les chemins ombragés, les versants enneigés, les parois verticales ou les couloirs de glace les plus inaccessibles. Jean Jacques Rousseau et ses rêveries n'étaient pas si loin dans les pensées et n'importe qui pouvait parcourir la montagne dans chacun de ses recoins selon son inspiration, son courage et ... la force de ses mollets ! Le vieux lui avait même montré quelques photos, en noir et blanc, sur lesquelles on pouvait l'admirer, jeune homme, en train de louvoyer, skis aux pieds, entre les portes d'un slalom. Une dernière image, écornée à force d'avoir séjourné dans son portefeuille, le montrait sur la plus haute marche d'un podium en train d'embrasser une jeune femme qui ressemblait furieusement à la grand-mère de Victor... Cela faisait bien longtemps qu'on ne skiait plus que sur des pistes de neige artificielle et le jeune garçon n'avait jamais pu goûter aux joies du ski.

Victor avait bien vite chassé ces pensées ravageuses puis s'était concentré sur ce qui l'attendait : le retour dans la vallée et le compte rendu qu'il devrait rédiger sous trois jours pour pouvoir solliciter une nouvelle autorisation de grimper. Il n'avait que dix-neuf ans et espérait amonceler suffisamment de réussites pour être autorisé, enfin, à demander son inscription sur la liste des candidats à l'ascension du Mont Blanc. C'était son rêve ultime : gravir la plus haute montagne des Alpes et atteindre sa calotte sommitale encore recouverte d'une dizaine de mètres de neige et de glace ! Les places étaient chères et il y avait environ trois ans d'attente. Seule la voie validée par la PAM était autorisée et les contrôles étaient très stricts mais Victor avait la foi et l'insouciance de la jeunesse. Il savait que le pari était hardi mais il espérait bien un jour faire partie des trente personnes autorisées, chaque année, à tenter l'ascension.

... / ...

Paul Gayet-Tancrède, plus connu sous le pseudonyme de SAMIVEL, posa son crayon en se disant qu'il avait peut-être poussé le bouchon un peu loin. Il avait déjà commis quelques textes ou dessins futuristes évoquant des rochers d'escalade artificiels, des compétitions de ski de randonnée, la marchandisation de la montagne et le déclin

progressif des espaces naturels. Mais, là, ce court récit d'anticipation était vraiment trop fantaisiste. Personne n'y croirait et surtout aucun éditeur ne voudrait publier ces élucubrations montagnardes.

Il regarda par la fenêtre les dômes enneigés qu'il chérissait tant, froissa les trois feuilles de papier et les lança négligemment vers la corbeille. En ce soir de novembre 1956, le soleil se couchait tranquillement derrière ces montagnes qu'il connaissait si bien. L'écrivain rêvassa quelques minutes en admirant les volutes orangées qui s'échappaient des crêtes. Il espérait de tout son cœur que jamais, Ô grand jamais, la folie ou la cupidité des hommes ne viendraient détruire ce merveilleux univers aux multiples facettes qui avait lentement façonné l'homme qu'il était devenu.

Titre : Deux heures

Auteur : Karinne Simon

« Bonjour nous sommes le 24 décembre 2050, il est six heures, voici les titres du journal : une première famille pose actuellement les pieds sur Mars, nous souhaitons bonne chance aux nouveaux colons. Aux États-Unis c'est une IA qui a remporté les primaires des républicains et qui s'opposera au candidat démocrate lors des prochaines élections présidentielles. On relève une concentration dangereuse de polluants dans l'air pour les 4 plus grandes villes de France, seul le personnel essentiel est autorisé à sortir pour travailler, pour le reste de la population le confinement est obligatoire. Et maintenant la météo régionale :

— Bonjour Claire quel temps fera-t-il aujourd'hui sur nos montagnes ?

— Il fera très beau et même chaud, il sera inutile de chauffer les piscines ! Attention pour les sportifs de plein air, la qualité de l'air est médiocre aujourd'hui, mais devrait s'améliorer dans les jours qui viennent avec la fin des vacances,

— Pas de neige de prévue Claire pour Noël

— Bien, je vois que vous avez de l'humour, mais vous savez que pour skier, nous n'en avons plus besoin !

— C'est vrai Claire, Joyeux Noël »

Victor éteint son vieux poste de radio, il en avait assez entendu. La météo restait inchangée depuis des semaines, Mars était trop loin pour qu'il s'en préoccupe. Et il n'était pas opposé à une autre intelligence. Celle des hommes, souvent lâche, en pénurie d'idée, sans perspectives le démoralisait.

Aujourd'hui était son dernier jour mais comme l'affirmait sa toute nouvelle femme, c'était aussi le premier de longues vacances bien méritées.

Bien méritées ? il n'en était pas sûr. Il avait tenu à bout de bras la station de ski la plus en vue des Alpes, peut-être pouvait-il en être fier. Il avait réussi à maintenir et même à créer des emplois, les commerçants étaient satisfaits. Certes l'activité pastorale avait disparu, les éleveurs de gros bétails s'étaient retirés dans les vallées pour continuer leur travail dans des fermes usines. Mais grâce aux nombreuses opportunités que leur offrait la prestigieuse station, la nouvelle génération restait au pays, c'était une source de satisfaction. Les fermes reconverties en hôtels, gîtes luxueux et chambres d'hôtes prospéraient. Les boutiques de luxe se multipliaient. Les nouvelles infrastructures nécessitaient un personnel qualifié et chaque année émergeait des métiers aux noms sophistiqués auxquels Victor n'y entendait rien. Dépassé ? Sans doute, il était temps de raccrocher les skis.

Oui il avait donné l'impulsion nécessaire à l'essor de la station. Oui chaque jour que Dieu fait, il participait à renforcer cette nouvelle économie et à protéger ses concitoyens du chômage et de la faillite. Et s'il n'y avait plus de neige et si les hivers étaient trop chauds rendant impossible la neige de culture, devant l'adversité, Victor n'avait jamais baissé les bras, relevant tous les défis.

Mais la réussite spectaculaire de la commune cachait une vérité inquiétante. Les investissements colossaux de la station, la maintenance coûteuse des installations, les infrastructures routières ou de communications plombaient dangereusement les

finances de la commune. L'endettement abyssal affolait même les plus audacieux. Alors non Victor ne ressentait aucune fierté, il lui arrivait même de détourner le regard lorsqu'il croisait les patriarches, qui vent debout ne s'étaient jamais résolus à participer à ces soi-disants sports d'hivers qui n'en portaient que le nom et qui enlaidissaient la station.

« Il est 6h30, bonjour à ceux qui se réveillent. Flash spécial ; plusieurs secousses de moyenne intensité ont été enregistrées il y a 20 minutes ; L'épicentre est au cœur de la Maurienne. D'après les spécialistes le phénomène est tout à fait normal et ne doit pas susciter d'inquiétude, explication dans le journal de sept heure. Dans une demi-heure interview exclusive des tous nouveaux colons... »

Victor tourne la tête, son épouse Kirsten au pas de la porte écoute le flash et fronce les sourcils,

— Éteints le poste chérie, ne t'inquiète pas, il n'y a jamais eu à déplorer aucun dégât matériel et surtout humain. Va te recoucher je t'apporte ton café,

Victor, voix posée, chaleureuse a une capacité naturelle à rassurer. Il l'entoure de ses bras solides, la pousse doucement vers la chambre. Kirsten ne ressent aucun émoi dans l'attitude de son mari et rassurée se laisse faire.

De retour en cuisine le maire pense : dans deux heures cinq mille skieurs se précipiteraient sur les pistes, les commerçants ouvriraient leur porte, un essaim de vacanciers s'éparpilleraient dans la station, un branle-bas quotidien pour le personnel. Il serait appelé en urgence. Maintenant tout était urgence qui ne souffrait d'aucun retard. Avec la haute technicité du matériel et le flux conséquent des visiteurs, il devait être réactif, efficace, prendre les bonnes décisions. Et maintenant s'ajoutait les secousses sismiques ! La journée se promettait d'être longue.

Il apporte le café à Kirsten qui s'est rendormie, le sol se mit à vibrer. Il éprouva plus une contrariété qu'une inquiétude. En tant que maire, s'il y avait eu le moindre danger, la préfecture l'aurait déjà prévenu. De retour en cuisine il se promet d'appeler le réseau SISMalp, pour plus d'informations.

À sept heure il écoute les titres mais le journaliste ne mentionne plus les secousses, ce qui ne le rassure pas, bien au contraire. Pourquoi donner une information à 6h30 pour l'occulter une demi-heure plus tard, peut-être pour ne pas affoler les vacanciers. En montagne, il est impossible d'évacuer des milliers de personnes sans une saturation immédiate du réseau routier.

Victor regarde sa montre, l'aube se lève à 7h38, il a le temps d'atteindre les toboggans. De là-bas il reprendrait son poste d'observation pour voir l'aurore percer la nuit épaisse de l'hiver. Il appréciait ce temps éphémère où la brume s'élève et s'accroche en écharpe aux sommets, où le soleil émergeant pointe un rayon tiède, chassant le petit jour.

Depuis quarante ans qu'il occupait des postes importants, il communiait ainsi chaque matin avec la nature endormie et en attendant son éveil, il consacrait ce moment à la nostalgie des souvenirs anciens, les sommets enneigés de son enfance, les glaciers, les coulées d'avalanches.

Il arrive sous les toboggans qu'il devine à peine et s'adosse à l'un des immenses piliers. Victor avait eu cette idée lumineuse, le jour où il monta avec ses petits-enfants sur le manège des montagnes russes. En regardant la structure, il eut une révélation. La solution pour devenir une station révolutionnaire était sous ses yeux.

Depuis 20 ans, le village s'était doté de tout ce qui pouvait exister pour pallier au manque de neige naturelle ou celle de culture. Il possédait des kilomètres de pistes artificielles, des pistes indoor, des salles entières de simulateurs de ski en réalité virtuelle, ce qui sauvait les sports de glisse. Mais sans conteste, son coup de maître était ces toboggans. Une construction sur le modèle des montagnes russes, pas moins de 40 kilomètres de long sur 20 m de large. Les fous de ski avaient tout de suite adhéré à ces tubes ascensionnels moitiés ouverts qui permettaient aux surfeurs de réaliser des figures et aux fous de la glisse de descendre une piste tout schuss cassée par des courbes vertigineuses qui leur procuraient des pics d'adrénalines violents.

Après avoir été classé le chantier du siècle, la station faisait l'objet de tous les superlatifs et depuis refusait du monde.

7h38 l'aube découpe la silhouette des toboggans. Il les observe. Est-ce parce que c'est son dernier jour de travail ? Est-ce le temps du bilan ? Ce matin Victor n'est plus certain d'avoir eu raison. Cette course au spectaculaire à coût de millions ressemblait à une fuite en avant. Autour de lui tout lui semblait être du n'importe quoi et pour la première fois il donna raison à ses détracteurs, il était l'artisan, l'entrepreneur, le créateur de ce monde fou, insupportable de laideur.

Comment a-t-il pu être aussi arrogant ? Les genoux de Victor flagellent. Assis il observe les crêtes encore vierges de la main de l'homme. Il lui semble discerner un lent mouvement d'oscillation et son corps ressent des vibrations. Il entend la montagne chanter, elle répond à la fréquence du bruit sismique de la terre. Une vague souterraine plisse la piste au revêtement artificiel qui craque. Au sommet une rigole se forme, s'écarte. Les premiers pylônes se déforment, basculent et disparaissent. Le toboggan s'effondre dans un mugissement de bêtes blessées, le hurlement percute les flancs luisants de la roche nue.

Victor ne comprend pas l'immédiate fatalité. Il n'avait jamais été dupe de la finalité, il fallait bien qu'un jour la fête se termine. Il pense seulement que c'est un peu trop tôt, il aurait bien aimé visiter le Danemark, pays de Kristen. La montagne en avait décidé autrement et aujourd'hui elle imposait sa loi.

Dans un fracas, le sol sous les pieds de Victor se dérobe, à son tour il bascule, la faille comme un torrent poursuit sa course folle suivant la pente sinueuse du toboggan. En tombant les bras croisés sur la poitrine, il sourit. Puis un long soupir de satisfaction, il n'avait pas ressenti un tel soulagement depuis longtemps. Enfin tout allait s'arrêter, mieux encore son œuvre s'effaçait avec lui. Ensemble ils disparaissaient dans la fosse. Pour la future génération une page blanche s'ouvrait.

« Nous sommes le 24 décembre, il est 8h du matin, les titres du journal: un tremblement de terre, de magnitude six sur l'échelle de Richter à emporté le fameux toboggan, ainsi que les pistes artificielles de la plus grande station de ski des Alpes. Cette catastrophe n'a fait qu'une victime, le maire de la station, nous présentons nos condoléances à sa

femme. Voilà déjà deux heures que les premiers colons ont mis les pieds sur Mars, nous interrogerons la famille. D'après les premières estimations des élections américaines, c'est l'IA qui arriverait en tête. Mais avant de commencer, la météo... »

Titre : **Éternelle randonnée**

Auteur : **Françoise Berthuit**

L'homme avançait prudemment, contraignant ses pas à une allure modérée afin que la petite ne s'essouffle pas, évitant les sentiers trop abrupts, les pierriers trop instables. Sa menotte minuscule dans la sienne, elle se montrait courageuse, presque infatigable, sans cesse émerveillée par les trésors que la nature leur offrait. Un soleil excessif les obligeait parfois à une petite halte au détour d'un rocher, à l'ombre de quelques mélèzes. L'enfant en profitait pour étancher sa soif, mais déjà son visage rayonnant, avide de nouvelles découvertes, se tournait, insatiable, vers les sommets enneigés.

Sans même regarder son bracelet connecté, il savait qu'il ne leur restait plus beaucoup de temps. Lui se sentait fatigué, il n'avait plus vingt ans, et serait bien redescendu, tranquillement, par le même chemin. S'ils se montraient assez discrets, et la petite, malgré son jeune âge et son excitation savait se fondre dans le paysage, attentive et immobile, la narine frémissante mais le souffle en suspens, l'oreille aux aguets, l'œil vif et le cœur par avance réjoui, ils auraient peut-être la chance d'apercevoir à nouveau le grand cerf au port majestueux qui s'était tout à l'heure enfui à leur approche. Ils pourraient à nouveau reconnaître le joyeux tambourinage d'un ardent pic épeiche, surprendre la printanière parade d'un tétras-lyre amoureux en lisière de forêt.

Mais c'était toujours plus haut que la petite désirait grimper. Son cœur pourtant l'avertissait, frappait plus fort, résonnait à ses tempes avec précipitation. Tant pis, il aurait tout le temps ensuite de se reposer. Lui aussi, finalement s'enivrait de toutes ces couleurs, de tous ces sons, toutes ces odeurs que la montagne leur offrait. Il aurait fallu être fou pour ne pas poursuivre, ne pas monter plus haut *pour toucher les nuages*, comme lui disait l'enfant. Les petits doigts entre les siens frémissaient, s'impatientaient mais toujours s'accrochaient, comme une promesse, un encouragement. Alors, à l'intérieur, il souriait. Pour un instant, tout était vrai.

Soudain la petite poussa un cri de joie : elle avait repéré au creux des verts pâturages, une de ces fameuses cabanes de berger qui dans son univers enfantin revêtait des allures féériques. Elle lâcha sans préavis la main solide de son guide et se mit à courir vers le refuge. On allait pouvoir se reposer un peu à l'ombre de ses vieilles pierres et avec un peu de chance on pourrait entendre et peut-être même entrevoir des marmottes. L'endroit était réputé pour. L'enfant ne tenait plus en place. Elle tournait autour du vieux gîte, fouinait derrière les rochers immobiles à la recherche d'un petit rongeur égaré. Lui s'était assis sur le banc de pierre prévu pour cette halte. Au-dessus d'eux, les cimes immaculées les surveillaient avec bienveillance. Leurs crêtes se découpaient, magistrales, sur un ciel d'un bleu éclatant. Il en fut presque ému. Tout ce blanc... Il ne se souvenait pas.

Regarde ! s'écria la petite. Elles sont là ! Les marmottes, elles sont revenues !

Il se leva péniblement, s'approcha, posa avec douceur une main sur son bras. Elle ne se retourna pas, mais il savait qu'à cet instant, son joli petit minois s'illuminait d'un immense sourire.

Chut ! lui répondit-il, *elles vont nous entendre et s'enfuir.*

Elle haussa les épaules. Elle n'était tout de même pas si dupe.

Au loin, les trois marmottes se chamaillaient, jouant gaiement à se bousculer. On avait par moment l'impression qu'elles se donnaient même quelques baisers, agrippant leurs petites pattes au museau de leurs congénères. Leur pelage brun avait sous le soleil éclatant des reflets roussâtres qui les rendaient encore plus charmantes. L'enfant applaudit en laissant échapper un rire cristallin, comme une cascade de petits grelots, qui ne sembla pourtant pas les déranger. Mais soudain tout de même, l'une d'elle se figea, se redressant, le museau tendu vers le lointain, presque inquiète. La sentinelle avait raison d'être ainsi à l'affût : dans les secondes qui suivirent, l'ombre d'un rapace vint menacer l'alpage. Aussitôt elle émit un strident sifflement et elles disparurent presque instantanément, comme si elles n'avaient jamais fait partie du paysage. Au-dessus de leurs têtes, le vol majestueux de l'aigle royal s'éloignait en même temps que le danger.

L'homme regarda son poignet : ils ne devaient plus s'attarder. Il attrapa la petite main qui se laissa emprisonner. Elle aussi était consciente qu'il était temps. Elle soupira, se demandant quand ils pourraient revenir. Certainement pas avant longtemps. Elle savait qu'elle avait eu de la chance de pouvoir profiter de ces paysages magnifiques, de voir tous ces animaux sauvages dans leur milieu naturel, ce ciel si limpide, ces sommets aux neiges éternelles. Quel merveilleux cadeau lui avait-il offert là ! Elle resserra son étreinte tout en allongeant le pas pour rester à ses côtés, sautillant de temps à autre, comme seuls les enfants savent le faire.

La redescente, si elle serrait le cœur car annonciatrice de la fin, n'en apportait pas moins son lot de petites surprises et d'émerveillement. Tout près du sentier, à deux pas du ruisseau sur la gauche, quelques soldanelles des Alpes courbant leurs petites cloches à franges violettes comme pour saluer le promeneur. Un peu plus loin, un sabot de Vénus, arborant fièrement son galbe jaune vif. Quel joyau de la nature ! Si gracieux, si rare ! Là encore, des gentianes bleues égayaient leur chemin. Et toutes ces abeilles, ces papillons, cette vie minuscule, presque invisible et pourtant si précieuse...

Ils étaient restés silencieux pendant tout le trajet retour, à l'écoute des gazouillis d'oiseaux, du rouslis de l'eau qui serpentait à côté d'eux. Au fur et à mesure, la petite était redevenue plus sage, avait oublié ses petits sauts de joyeux cabri, son visage peu à peu s'était refermé, ses doigts s'étaient cramponnés à ceux de l'adulte, comme pour ne pas se perdre. Lui se demandait si ce n'était pas là un cadeau empoisonné. Durant cette après-midi inoubliable, il lui avait fait découvrir une montagne magnifique et sauvage. Vibrante et si fragile... Lui pardonnerait-elle ?

Le voyant rouge clignotant apparut. Dans les secondes qui suivirent, l'image se figea puis disparut. Le son s'éteignit à son tour. L'homme lâcha doucement la main de l'enfant pour venir ôter le casque qui lui masquait désormais la vue. Il baissa son visage accablé vers la petite restée immobile à ses côtés, les lèvres serrées, la main orpheline. Il s'accroupit auprès d'elle pour enlever son casque de réalité virtuelle. Elle tenta de retenir son geste. *C'est fini ma puce*, murmura-t-il, impuissant. Sa voix tremblait légèrement, ses yeux humides refusaient de regarder autre chose que l'enfant. Une fois libérée, elle baissa son regard vers le sol. Les cailloux valaient mieux que la tristesse

qu'elle avait entendue dans les mots de Grand-père. Une main anonyme vint reprendre le matériel. D'autres clients attendaient. Elle sentit le mouvement des adultes autour d'elle, leurs paroles inutiles qu'elle ne voulait surtout pas écouter. *Alors !Vous avez apprécié ?...Ah oui, c'était autre chose...Si on avait su à l'époque... Mais ça sera encore pire dans dix ans...*

Elle sentit à nouveau une main dans la sienne. Il était temps de rentrer à la maison. Avant de monter dans la voiture, elle se tourna une dernière fois vers les montagnes qui les dominaient. Les sommets désertiques n'affichaient plus leur étincelant manteau neigeux mais de tristes parois d'un gris austère. Tout autour d'eux, nulle verte prairie, mais un immense paillason jauni que foulait des touristes épuisés par la chaleur torride de ce mois d'avril. Quelques arbres et buissons rachitiques persistaient çà et là, témoins d'un autre monde. Depuis longtemps déjà le chantant ruisseau s'était tu, il ne restait de lui que le souvenir de ce chemin tortueux de pierres asséchées. Les quelques rares espèces animales qui parvenaient à survivre le faisaient loin des hommes.

Légèrement en contrebas, on apercevait entassées, les tentes et les cahutes des centaines de migrants que plus personne ne venait déloger. La montagne était leur voie de passage entre des nations qui ne voulaient plus d'eux, elle était aussi leur refuge, leur maison, leur patrie. Tout en bas, dans la vallée enfumée, les hautes cheminées et les tours entassées des immeubles surpeuplés pointaient vers le ciel leur vaine arrogance.

D'une légère pression sur le bras, l'homme lui fit comprendre qu'il fallait monter dans la voiture, la parenthèse enchantée était bien terminée, ils devaient rejoindre la civilisation, celle qui avait eu raison de la nature. Dans le rétroviseur, l'enfant vit s'éloigner l'enseigne lumineuse de *La Montagne Autrefois* et la file des visiteurs qui attendaient impatiemment leur tour pour quelques moments magiques et éphémères au creux d'une nature qui n'existait plus.

Titre : **Vivre ou mourir ?**

Auteur : **Magali Dupré**

- Surtout, ne bougez plus !

Liane détache son baudrier et s'approche du randonneur blessé. Il n'a sans doute pas vu que la falaise était instable et il a chuté de plusieurs mètres.

Pablo, c'est son nom, hurle de douleur et son cri résonne dans toute la vallée. Le son rebondit sur les falaises, comme Liane vient de le faire : c'est son kif du jour ! Bien vérifier ses mousquetons, se mettre à l'aplomb de la paroi, tendre la corde progressivement, faire un angle droit et...courir !... Faire de grandes enjambées comme sur la lune... Ouah, la montée d'adrénaline ! Elle adore ça !

Liane tipe 2 fois sur les montures de ses lunettes connectées pour scanner le corps et établir un premier diagnostic. Le verdict tombe : fractures multiples, pronostic vital engagé : Il faut faire vite !

« Tip, tip ! » Elle donne l'ordre à la civière intelligente, en lévitation à côté d'elle, de s'approcher. Aussitôt arrimée, elle déploie les bras articulés de la machine et se hâte de préparer une perfusion. Non seulement il y a un danger de mort, mais la montagne les menace tous les deux.

En effet, depuis quelques années, le climat a changé radicalement. La roche si dure auparavant s'effrite inexorablement. Ainsi, plus personne ne peut vivre dans ce milieu hostile. Les amoureux de la nature continuent de venir, bien-sûr, mais à leurs risques et périls : les autorités ont tout simplement décidé que, compte tenu du risque et du nombre d'accidents, il serait désormais interdit d'y séjourner ! Seuls quelques gardiens assermentés et des groupes d'intervention de secours comme celui où travaille Liane sont habilités à y vivre de façon permanente.

En 2025, alors qu'elle n'était qu'une gamine, ça a été le coup de grâce ; Le mont Granier s'est effondré faisant des milliers de morts, détruisant les routes et les maisons sur son passage. Dans la vallée de l'Oisans, des torrents de boue avaient précipité le départ d'habitants dépités. Ils avaient tout perdu en quelques heures. Un peu partout des pans entiers de montagnes disparaissaient. La nature ne supportait plus qu'on l'apprivoise, qu'on la transforme. Elle se rebellait ! La montagne était devenue un enfer. D'ailleurs, Paul

Mirabel, considéré comme un de nos plus grands sages aujourd'hui, avait dit ce jour-là :
« l'Homme n'est plus qu'un pion balayé par la reine Montagne et le roi Climat sur l'échiquier de Dame nature. »

Heureusement, petit à petit, la nature avait repris ses droits. N'étant plus polluée, elle s'était fortifiée. Avec une végétation abondante, elle avait pansé ses plaies et dans les forêts les saignées causées par les remontées mécaniques s'étaient estompées.

Que c'était beau maintenant ! Liane ne se lassait pas d'admirer le paysage alpin. Pour rien au monde elle ne quitterait son paradis. Petite fille de guide, son grand-père avait su lui donner l'amour de la nature et le respect de celle-ci en l'élevant dans un chalet en Chartreuse, contre l'avis de tous.

Pablo s'installe avec difficulté sur la civière qui, aussitôt, enveloppe ses membres dans des manchons auto-gonflants pour le maintenir immobile. Techniquement, Liane n'a rien à faire mais aucune machine ne peut remplacer le réconfort humain. Elle murmure à l'oreille de Pablo :

- Bonjour, je m'appelle Liane et je vais m'occuper de vous. Apparemment, vous avez quelques fractures et certainement un trauma crânien. Votre état nécessite un transport d'urgence à l'hôpital. Je vous administre un sédatif pour vous aider à supporter la douleur.

Sa douce voix, son teint halé et sa frimousse pleine de tâches de rousseur illuminent son visage.

- Magdalena ? C'est toi ma petite fille n'est-ce pas ? Tu es venu rendre visite à ton papy ?

Soit le médicament est extrêmement rapide et efficace soit il délire et ce n'est pas bon signe. En guise de réponse, la jeune secouriste sourit.

Elle le regarde avec tendresse. C'est un petit homme, d'un âge avancé, qui, avec son bouc immaculé et son crane dégarni ressemble un peu à son grand-père. Ses yeux sombres brillent lorsqu'il croise le regard de la jeune secouriste. Il tient fermement dans sa main des petits sachets. Aidé par l'antidouleur, il explique pourquoi il s'est aventuré ici :

- La montagne m'a toujours fasciné je te l'ai déjà dit. D'habitude, je viens pour peindre et je ramène ses couleurs dans mon appartement. Je déteste vivre en ville, tout est gris ! J'ai été trop longtemps parqué dans la jungle urbaine et je sens que je perds mon identité savoyarde. Aujourd'hui c'est différent, je ne suis pas venu peindre. Je veux prouver que cet endroit est à nouveau sain pour réintroduire l'Homme. Mais l'État n'y est pas favorable

alors je me bats. Tu sais que je suis chercheur à l'université de Savoie. Alors je suis venu prélever de la terre, de la roche et de l'eau. Lorsque j'aurai fini mes analyses, je convaincrs les autorités. Un avenir est possible ici, à condition de ne pas répéter les erreurs d'autrefois.

Soudain, il grimace de douleur et se tait.

Liane se hâte de s'asseoir sur le strapontin à côté de lui. A peine a-t-elle mis sa ceinture que l'écran de ses lunettes digitales s'allume. Elle lit le nouveau rapport médical et se mord les lèvres. Des flashes rouges clignent sur l'écran du monitoring : C'est la fin annoncée pour ce vieil optimiste. Elle retient ses larmes. Sans un mot, elle programme un transport à vitesse lente à basse altitude . Elle incline l'appareil pour qu'il voit mieux le décor.

Pablo, après un effort, reprend :

- Tu me comprends, hein, Magdalena ? Toi aussi tu aimes cet endroit. Qui sait ? ... Nous deux... Peut-être bientôt.. Vivre ici ensemble...Tu veillerais sur moi...

Malgré sa tristesse, elle caresse son front et répond :

- Et pourquoi pas ?

Ils volent maintenant à quelques dizaines de mètres au-dessus des pâturages. A leur passage, les moutons d'alpage détalent, effrayés, faisant tinter leurs cloches dissonantes. Des buissons jaune-bouton d'or, blanc-neige et rouge-églantine turbulent et pigmentent la palette vert-herbe de l'artiste Montagne. Ce n'est plus une nature morte mais bien vivante ! Pablo est heureux de découvrir ce monde encore plus beau que dans ses souvenirs.

Pour compléter le tableau, la petite fille des montagnes évoque les edelweiss au col de la madeleine, les marmottes sifflantes du Mont-Cenis. le goût des myrtilles sauvages, douces et sucrées...

Le soleil se couche enfin entre les montagnes, colorant le ciel de touches orangées. Ils se taisent et font place à l'émotion du spectacle.

Mais brusquement Pablo frissonne et se sent plus mal. Il réalise qu'au moment où la nuit assombrit l'horizon, il est lui-même au crépuscule de sa vie. Il regarde Liane une dernière fois et dans sa tête surgit son autoportrait ultime : il est debout devant un petit chalet, en pleine montagne. Il fume sa pipe préférée et Magdalena l'enlace affectueusement. Il sourit en fermant les yeux. Il rend son dernier souffle et elle explose en sanglot. Rageuse, elle saisit les sachets de prélèvements et les disperse dans le vent.

Le monde n'est pas prêt. Il faut laisser la montagne aux initiés, elle en est convaincue. Aujourd'hui, elle en a encore la sinistre démonstration. Elle soupire, ferme les yeux et décide de changer de cap. Ils sillonnent la vallée des Entremonts jusqu'au lieu-dit Croix-

Espérance. C'est un endroit désert qu'elle connaît bien. Ici la paix règne en maître. Après un atterrissage en douceur, elle descend de la civière avec le corps du pauvre vieux. Elle remonte ses manches, empoigne une pioche et commence à creuser. A défaut d'y vivre...

Remerciements

L'Association Le Colporteur tient à remercier,

- Les auteurs des nouvelles,
- Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- Les partenaires.

